

Entretien réalisé par mail avec Matthieu Davette fin Juillet 2018

Médiachoeur : *Quelles ont été vos sources pour écrire ce livre ? Le groupe a-t'il eu vent de votre initiative ? Les avez-vous déjà vu ou rencontré ?*

Matthieu Davette : Dès qu'un éditeur a été intéressé par l'idée du livre, j'ai essayé de contacter le groupe. C'était très difficile de trouver les coordonnées de Win ou de Régine mais je suis tombé sur la page Facebook de Richard Reed Parry par l'intermédiaire d'un ami musicien. Je l'ai contacté en lui racontant une anecdote précise pour lui montrer ma motivation. Il m'a répondu 20 minutes plus tard que l'anecdote était vraie mais qu'il ne donnerait pas d'interview par Internet. Il me conseillait de contacter leur manageuse et de ne pas me lancer dans l'écriture sans leur autorisation. J'ai envoyé un mail puis un autre à la manageuse, mais elle ne m'a jamais répondu. J'ai cherché s'il existait des livres sur eux. Il y en avait seulement un écrit par un journaliste anglais, paru en 2012, que j'ai commandé au Canada. Mais il était trop journalistique, ce n'était pas raconté comme une histoire. Moi je voulais écrire la bio du groupe comme un roman. Je voulais qu'on s'attache aux personnages. J'ai cherché du côté de leur label, Merge Records, dont je connaissais certains groupes, comme Superchunk et Archers of Loaf. C'est la musique que j'écoutais dans les années 90, c'était très excitant qu'ils soient sur ce label. Et je suis tombé sur un livre américain retraçant l'histoire du label jusqu'en 2009, avec des interviews des groupes : "Our Noise, The Story of Merge Records". Je l'ai commandé aux Etats-Unis. Le livre remonte jusqu'aux années 80 et jusqu'aux groupes hard-core indépendants comme Fugazi. C'est exactement la musique que j'avais écouté. C'était passionnant. Et j'ai commencé à écrire, avec ce livre comme source et des articles de journaux trouvés sur Internet. J'ai dû écrire environ 80 pages avant de pouvoir signer avec un éditeur. A ce moment-là, je lui ai expliqué que la manageuse ne me répondait pas, mais l'éditeur m'a conseillé de laisser tomber. Il trouvait que c'était mieux ainsi, qu'il y avait toujours le risque que l'auteur sympathise avec les musiciens, et le livre en aurait alors été moins bon.

Vers la fin du livre, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit bien connaître la cousine du chanteur. J'ai fini par avoir une conversation de quinze minutes avec elle au téléphone. C'était un peu tard, mais du coup, je pense qu'ils sont au courant.

M : *Vous êtes musicien et cela se sent dans l'angle choisi pour cette biographie. Du coup on se sent proche du groupe dans son processus créatif, alors que ce dernier communique peu là-dessus...*

M.D : J'ai passé du temps en studio, à enregistrer et mixer des morceaux. Il y a toujours une ambiance particulière, on se sent comme dans une bulle, quelque chose de sensible et d'intime circule, ça peut parfois être tendu aussi. C'est quelque chose qui m'intéresse chez les groupes que j'aime, de rentrer dans cette intimité. De ce point de vue, le livre de Emerick sur les Beatles est génial. J'étais à l'affût des

anecdotes sur le sujet pour Arcade Fire. C'est vrai qu'il y en a peu, mais en cherchant du côté des ingénieurs du son, j'ai trouvé. Comme par exemple Tom Elmhirst. C'est une star du milieu. Il a mixé les disques de Amy Winehouse, de Adèle. Quand le gars raconte que Win Butler l'a obligé à se déplacer à Montréal pour écouter leur musique avant de la mixer, alors qu'il ne fait jamais ça, et qu'il laissait le musicien s'asseoir à sa place dans son studio de l'Electric Lady à New-York, je trouve ça génial. Comme quand Butler réenregistre sa guitare à l'Hôtel2Tango et qu'on lui dit que c'est mieux sans et qu'il s'énerve. Ce sont des détails, mais ils disent plein de choses sur la manière de fonctionner du groupe.

M : *Le livre est exhaustif, assez complet sur le groupe, sauf peut-être sur l'intimité du couple-auteurs constitué par les époux Butler et Chassagne. Je veux parler de leur vision du monde, des thématiques abordées dans leurs chansons. D'ailleurs vous exploitez/explorez peu les textes.*

M.D : J'ai énormément de respect pour ces gens et je n'ai pas voulu trop fouiller dans l'intimité du couple – de toutes façons, ils sont très secrets là-dessus. Par exemple, j'ai fini par trouver le prénom du fils qu'ils ont eu en 2013, mais je ne l'ai pas mis dans le livre, par pudeur. Mais sur leur vision du monde et les thématiques, il me semble quand même les aborder, le rapport aux autres, à l'enfance, la liberté, le fait d'être soi-même. Les textes sont très riches et poétiques. Ça, je l'ai vraiment découvert en écrivant. Ils sont pleins de tiroirs. Et je ne voulais pas trop les interpréter. Je n'aime pas ça. Je préfère que les gens se laissent embarquer et se fassent leur propre idée. Je n'ai pas fait d'études littéraires à cause de ça. J'ai détesté que les profs de français tentent de m'expliquer les poèmes de Rimbaud au collège. Alors qu'en passant un peu de temps à les lire ou les apprendre, vous vous les appropriez, et ils peuvent résonner en vous. C'est drôle parce que c'est exactement ce que Win Butler raconte sur son année en école d'art. Il est parti avant la fin, parce qu'il n'aimait pas qu'on commente les oeuvres de tout le monde. Il y a des textes magnifiques dans Arcade Fire, qui font voyager. Par exemple dans « Afterlife », qui parle de la vie après une rupture amoureuse, il y a ce vers : “Si l'amour est parti, où va t-il ?” Je le trouve très beau et il me fait voyager. Si je l'étudie, je vois que la première partie de la phrase est au passé, la seconde au présent. Pourquoi ? Parce que l'amour dure toujours, même après une rupture ? D'accord, mais c'est mieux de laisser les gens ressentir ça, non ? C'est discutable c'est vrai. Mais je trouve qu'il y a une part d'incertitude dans la poésie, qu'il faut laisser, car elle fonctionne avec la sensibilité. Je pense que la poésie et la richesse des textes expliquent en partie le succès du groupe en Amérique du Nord. “Wake up”, par exemple, est une chanson qui a eu beaucoup plus d'impact là-bas qu'en France. Elle a été utilisée pour le Super Bowl en 2010, et pour la candidature de Los Angeles aux Jeux Olympiques en 2024. Bowie l'a chanté lors de la Fashion Week à la télé. U2 l'a utilisée pour lancer ses concerts. Alors qu'en France, ce n'est pas celle qu'on retient en général. A mon avis, c'est lié au texte et à la barrière de la langue. C'est un texte qui parle de rester soi-même dans le monde qui nous entoure, mais il est très difficile à traduire. J'ai essayé en le

donnant à une traductrice amie, mais elle m'a répondu d'utiliser plutôt mon sens poétique. J'en ai parlé autour de moi, personne n'avait tout à fait la même interprétation des images. Alors je ne me suis pas du tout risqué à l'expliquer vraiment. Et cette poésie est peut-être un peu plus dure à percevoir pour un français, à moins de s'attarder réellement sur les paroles, ce qu'on fait peu, finalement, avec la musique anglo-saxonne.

M : *Régine semble très influente au sein du groupe. La polarité est respectée et l'on sent toujours chez eux cette touche féminine, très importante sur scène comme dans le processus créatif.*

M.D : Ils composent tout à deux et beaucoup des textes sont écrits à deux, par Régine et Win. Leur rencontre a démarré comme ça, par l'écriture d'un texte ("HeadLights Look Like Diamonds"). Je pense que certains viennent davantage de Win, d'autres de Régine. Mais la polarité est respectée : Régine en chante moins, mais quand elle le fait, ce sont des tubes, comme "Sprawl II". C'est un morceau que j'adore, qui m'a donné les larmes aux yeux quand je l'ai entendu sur scène en 2014, pourtant je n'avais pas fait attention aux paroles. Régine a une présence incroyable quand elle le chante. Et je ne sais pas qui a principalement écrit les paroles, ça peut très bien être Win. Lorsque je les ai vraiment comprises pour le livre, ça ne m'a pas étonné qu'elles me touchent, ça parle de moi ! ("Ils m'ont entendu chanter et ils m'ont dit d'arrêter / Stop ces trucs prétentieux et va plutôt pointer à l'usine"). Pourtant je ne savais pas du tout de quoi parlait la chanson au départ. Cela signifie qu'ils arrivent à faire passer ce qu'ils veulent raconter dans la musique et l'interprétation, au delà des mots. C'est un vrai signe de créativité pour moi.

A une remise de prix récente, Régine a montré les musiciens du groupe en disant : "ce sont ces gars-là qui sont venus à moi", parce qu'elle est finalement la seule à avoir grandi à Montréal. Les autres viennent des Etats-Unis et de l'Ontario. Elle a ce côté central, dans le groupe. En 2007, elle a décidé de reprendre "Poupée de cire/Poupée de son", en français, et à l'Olympia, elle présentait la chanson en disant, "les autres ne la connaissaient pas, mais ils ont accepté de la jouer" et bim, c'était une version très rock qui a fini par sortir en 45T. Régine est magnétique. Mais parmi les musiciens, il y a aussi les violonistes et altistes Sarah Neufeld et Marika Antony-Shaw, très importantes, qui apportent aussi une touche féminine.

M : *Il ya mille raisons d'aimer ce groupe et votre livre en évoque plusieurs : générosité dans le jeu, complicité avec le public, fidélité aux acteurs de l'industrie, implication dans un projet humanitaire, indépendance créative et artistique, retournement des codes...quelle est celle que vous retenir d'eux au final ?*

M.D : L'indépendance créative et artistique, et la capacité à inventer, à se renouveler. Ils suivent leur propre trajectoire, en refusant l'argent qu'on leur propose. A chaque album, ils innove, sur tous les tableaux, musicaux, graphiques, vestimentaires,

scéniques, ils ne se répètent jamais, c'est très fort. J'adore les affiches qu'ils ont fait faire par le collectif Burlesque Of North America, entre 2005 et 2014, toutes créatives et magnifiques. Et puis d'un seul coup, ils décident de passer à autre chose et commencent à travailler avec des grands photographes, Anton Corbijn (Joy Division, U2, ...) et Guy Aroch (Arctic Monkeys), pour apparaître pour la première fois sur les affiches.

M : *Un album d'Arcade Fire est toujours riche, créativement parlant (on le comprend d'autant mieux quand on voit le soin qu'ils apportent à la production et au mix de leurs albums). Il nécessite plusieurs écoutes et vieillit bien avec le temps, comme tous les albums classiques. Ils sont devenus un grand groupe actuel comme Radiohead, tout en vendant moins mais dans une totale indépendance artistique. Un album a-t-il votre préférence ?*

M.D : En écrivant le livre, j'ai (re)découvert le 2ème disque de Reflektor, que je n'avais pas vraiment approfondi jusque-là – à part Funeral, les albums sont longs et il faut du temps pour bien les écouter. C'est mon préféré aujourd'hui. Il forme un tout d'ailleurs. Il y a ces morceaux sur Orphée et Eurydice, et surtout "Afterlife", magnifique, que je trouve meilleur que "Reflektor". Et puis "Supersymmetry" à la fin, cette longue descente. Mais bon, il y a quelques temps, j'ai remis The Suburbs dans ma voiture et j'ai découvert des morceaux très beaux, à côté desquels j'étais passé, comme "Sprawl I". Du coup j'ai envie d'y revenir. J'écoute beaucoup de disques dans ma voiture, et il se trouve que je n'ai plus Funeral en CD, j'ai donné un exemplaire et j'en ai égaré un autre chez quelqu'un. Mais les autres sont tous à portée de main, mes enfants me demandent souvent d'en mettre un, ils les aiment tous, en particulier les deux derniers.

M : *A quel autre groupe actuel ou passé pourrait-on les comparer ?*

M.D : Les gens les comparent souvent à U2, peut-être à cause du côté humanitaire. Mais je ne trouve pas. U2 est un groupe qui creuse un sillon mais qui ne se renouvelle pas à chaque disque. Ils sont un peu comme les Stones. Arcade Fire est davantage comme les Beatles. Chaque disque est différent du précédent, tant au niveau de la musique, que du graphisme et du look des musiciens. Dans la période contemporaine, je dirais qu'il y a Radiohead dans le même genre – d'ailleurs le guitariste Jonny Greenwood compose de la musique contemporaine en dehors, comme Richard Reed Parry.

Pour moi, Arcade Fire est un groupe aussi important que les Beatles, les Pink Floyd, Cure et Radiohead, donc, chacun à leur époque : ils ont en commun d'avoir fait des disques tous différents, créatifs, d'avoir donné de l'importance à l'image autant qu'à la musique, et de s'être attaqué à des sujets sombres dans les textes, tout en étant poétiques et en faisant danser les gens. Mais un seul n'a pas été signé sur une major : Arcade Fire (et ce n'est pas les propositions qui ont manqué).

M : *Adoubés par des légendes de l'industrie (Bowie, Bono, Byrne,...), acclamés par des milliers de fans, encensés par des dizaines de critiques, Arcade Fire écrit son histoire et peut-être bien l'Histoire de la musique. Et tout cela est parti de Montréal au Canada !*

M.D : Le bouillonnement de Montréal aux débuts des années 2000 est significatif. La ville était dans un renouveau, jeune et créative. Il y a d'autres groupes de cette ville qui ont fait parlé d'eux à cette époque, comme GodSpeed You ! Black Emperor . C'est clair que la ville a permis au groupe de se développer et ils n'ont jamais cessé de le répéter lors des remises de prix. Il y avait plein d'endroits pour jouer, les loyers étaient bas, ça grouillait de bons musiciens.

M : *Les membres d'Arcade Fire sont tous multi-instrumentistes et l'on sent que leur potentiel créatif est encore énorme, au gré de leurs influences respectives. Typés "rock indé" au départ, ils évoluent en rythme et sonorité et leur dernier album est un condensé de musique de ces 30 dernières années, recraché avec une modernité folle : rock mais aussi punk, électro, dance, ska, pop...Ce sont des artistes mais musiciens avant tout.*

M.D : Oui d'ailleurs en concert, ils jouent et chantent vraiment bien, même en faisant les fous. Ils ont tous touchés à la musique dans leur adolescence, d'une manière ou d'une autre. Mais surtout, c'est beaucoup de travail je crois. Win Butler a dit dans un des documentaires sur eux : "J'ai rêvé que Elvis Presley venait me voir et me disait : "si tu veux que ton groupe réussisse, tu dois répéter 35 heures par semaine". Alors c'est ce que j'ai fait."

M : *Leur succès a été fulgurant et exponentiel, moins sur ventes physiques que par la capacité d'accueil des salles. Ils adorent la scène et leur public, ont toujours joué à fond et dans un sentiment d'urgence. Encore une fois cette générosité et ce besoin de donner, même si l'on sent qu'ils se protègent plus de la masse qu'avant. Etre connu de tous, devenir toujours plus gros, n'est pas leur but à terme et ne l'a jamais été...*

M.D : Je ne suis pas forcément d'accord. Certains dans le groupe ont (ou ont eu) cette ambition de devenir de plus en plus gros. Le fait qu'ils jouent dans des salles de plus en plus grandes au cours de leur carrière le prouve. Et quand même, en participant aux réunions pour monter la plate-forme TIDAL, au milieu de Jay-Z, Kanye West, Daft Punk, Jack White, etc, Butler avait le sentiment agréable de faire partie d'un "G8 à la cool". Mais c'est vrai que même s'ils ont voulu grossir et toucher davantage de gens à un moment, ils n'ont jamais voulu se couper du public en devenant des icônes. Ils font très attention à ça. Il y a aussi ce collectif et le fait qu'ils parlent beaucoup entre eux, qui leur permet de relativiser : certains des musiciens

souhaitaient arrêter l'expansion, notamment au moment de Reflektor, et revenir à des salles plus petites.

M : *Chacun de leur album, promotion incluse, est un concept plus ou moins réfléchi. A mon sens ils font de l'edutainment (entertainment et education mixés). C'est notamment vrai pour leurs deux derniers albums, Reflektor et everything now.*

M.D : C'est valable pour tous les vrais artistes, non ? Renvoyer l'image de son époque. Raconter ce qu'est la société dans laquelle ils vivent. Ce qui est marrant avec Arcade Fire, c'est qu'ils jouent avec les codes de leur époque jusque dans leur com, et en cela, ils sont les héritiers d'artistes comme David Bowie, U2 et dans une moindre mesure, Bob Dylan.

M : *A part quelques critiques de mauvais payeurs, il y a peu d'ombre à leur tableau. Pensez-vous avoir eu une vision impartiale du groupe ?*

M.D : Il me semble, oui. Je n'aurais pas laissé de côté une anecdote négative à leur sujet. Je trouve important de tout dire et j'ai conscience qu'il y a du bon et du mauvais chez chacun et qu'on ne peut pas faire de grandes choses sans un minimum de caractère, et c'est forcément compliqué pour l'entourage. Je crois avoir mis en avant le côté combatif de Win Butler, qui peut devenir difficile pour les autres à certains moments. Quand le groupe travaille sur un morceau, si tu ne t'impliques pas avec lui, il ne va pas te lâcher, il peut devenir pénible, les ingénieurs du son l'ont dit. J'ai un copain ingénieur du son qui m'a dit, après avoir lu le livre : "oh là là il a l'air pénible". Mais le résultat est là et le plaisir qu'ils communiquent en jouant efface tout.

M : *"Everything now" pourrait aussi s'appliquer à leur cas. Ils ne se considèrent pas de ce monde mais se le sont approprié et travaillent maintenant avec les plus grands...Comment pourraient-ils "ne pas perdre leur âme" en devenant mainstream ?*

M.D : En restant eux-mêmes ! C'est ce qu'ils ont toujours tenté de faire. Ils s'intéressent à ce sujet depuis leur début. Les textes parlaient déjà de ça dans Funeral et sur le premier EP. Etre soi-même au milieu de la famille et des autres jeunes. Ensuite, quand le succès est arrivé, ils ont acheté une église loin de Montréal, pour s'isoler et se retrouver. Après le Grammy, ils ont fait fabriquer des masques à leur effigie, pour essayer d'abattre les frontières avec leur fan. Ils sont vigilants. Même s'ils peuvent prendre la grosse tête à certains moments – mais à qui ça n'arriverait pas dans de telles circonstances de succès ? - je ne pense pas qu'ils pourraient perdre leur âme. Et puis ils brouillent les pistes à chaque étape, comme Bowie, c'est la meilleure manière de rester libre.

